

LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE ?

(J. Ratzinger, *La foi chrétienne, hier et aujourd'hui*, 1968)

Si nous voulons être francs, nous devons bien reconnaître que nous sommes tentés de dire que l'Église n'est ni sainte, ni catholique. (...) Les siècles de l'histoire de l'Église sont tellement remplis de défaillances humaines, que nous pouvons comprendre l'effroyable vision de Dante, voyant la prostituée babylonienne assise dans le char de l'Église, et nous trouvons concevables les paroles terribles de l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne (XIII^e siècle), qui disait que tout homme, à la vue de la dépravation de l'Église, devait se sentir glacé d'horreur. « *Ce n'est plus une épouse, mais un monstre effrayant, difforme et sauvage ...* »

(...) Il n'existe pas de théorie qui puisse réfuter péremptoirement de telles idées devant la simple raison, de même d'ailleurs que, à l'inverse, ces idées elles-mêmes ne proviennent pas uniquement de la raison, mais d'une amertume du cœur qui peut-être a été déçu dans son attente et qui maintenant ne ressent plus dans son amour meurtri et blessé que la ruine de son espérance. Quelle réponse donner alors ? En fin de compte, l'on ne peut ici que donner le témoignage de sa foi et dire pourquoi l'on arrive malgré tout, dans la foi, à aimer cette Église, pourquoi l'on ose toujours encore reconnaître à travers les traits défigurés, le visage de l'Église sainte. Mais commençons tout de même par les éléments objectifs.

Le mot « saint » (...) ne signifie pas d'abord, dans toutes ces affirmations, la sainteté des personnes humaines, mais renvoie au don divin qui apporte la sainteté au milieu du péché de l'homme.

L'Église n'est pas appelée « sainte », dans le Credo, parce que tous ses membres seraient des hommes saints et sans péché - ce rêve qui ressurgit à toutes les époques, n'a pas de place dans l'univers réaliste de notre texte, même s'il exprime de façon émouvante une nostalgie de l'homme, qui ne le quittera pas, aussi longtemps qu'un ciel nouveau et une terre nouvelle ne lui accordent pas ce que ce siècle ne pourra jamais lui donner. Nous pouvons déjà dire ici que ceux qui critiquent le plus durement l'Église de notre temps vivent aussi, inconsciemment, de ce rêve, et comme celui-ci se trouve déçu, ils claquent la porte de la maison, en la dénonçant comme menteuse. Mais revenons à notre sujet : la sainteté de l'Église consiste dans cette puissance de sanctification que Dieu y exerce malgré les péchés des hommes. Nous rencontrons ici la véritable caractéristique de la « Nouvelle Alliance » : dans le Christ, Dieu s'est lié lui-même aux hommes, il s'est laissé lier par eux.

La Nouvelle Alliance n'est plus fondée sur le respect réciproque des clauses fixées ; elle est donnée par Dieu comme une grâce qui demeure en dépit de l'infidélité de l'homme. Elle est l'expression de l'amour de Dieu qui ne se laisse pas vaincre par l'incapacité de l'homme, qui se montre malgré tout et toujours à nouveau favorable à l'homme, qui l'accueille inlassablement comme l'enfant prodigue, qui se tourne vers lui, le sanctifie et l'aime.

Grâce au don du Seigneur, qui s'est livré sans plus se reprendre, l'Église est pour toujours la communauté sanctifiée par lui, celle en qui la sainteté *du Seigneur* est rendue présente au milieu des hommes. Mais c'est vraiment la sainteté *du Seigneur* qui y est présente et qui, dans un amour paradoxal, choisit sans se lasser, comme réceptacle de sa présence, les

mains sales des hommes. C'est une sainteté qui éclate et se manifeste comme sainteté du Christ au milieu du péché de l'Église.

Ainsi le visage paradoxal de l'Église, où le divin se présente si souvent dans des mains indignes, où le divin n'est présent que sous la forme du « malgré tout », ce visage devient pour les croyants un signe du « malgré tout » de l'amour de Dieu, qui est toujours le plus fort. L'extraordinaire interférence de fidélité de la part de Dieu et d'infidélité de la part de l'homme, qui caractérise la structure de l'Église, est comme la forme dramatique de la grâce, par laquelle la réalité de la grâce devient continuellement présente et visible dans l'histoire, en tant que pardon accordé à des hommes eux-mêmes indignes. En ce sens l'on pourrait aller jusqu'à dire que c'est précisément dans sa structure paradoxale de sainteté et de péché, que l'Église est la forme de la grâce dans ce monde.

Faisons encore un pas de plus. La sainteté, dans le rêve que font les hommes d'un monde intègre, est conçue comme une immunité par rapport au péché et au mal, sans mélange aucun; il y a là toujours une certaine façon de penser noir et blanc, qui écarte et rejette impitoyablement le côté négatif des choses (celui-ci pouvant d'ailleurs revêtir des formes très variées).

Dans la critique actuelle de la société et dans les actions où cette critique trouve un exutoire, ce caractère inflexible, propre aux idéaux humains, n'apparaît que trop clairement. Aussi ce qui, dans la sainteté du Christ, choquait déjà ses contemporains, c'était l'absence totale de ce caractère raide et tranchant : le feu ne tombait pas sur les indignes ; et aux zéloteurs on interdisait d'arracher l'ivraie qu'ils voyaient prospérer. Au contraire, cette sainteté s'extériorisait précisément sous la forme d'une fréquentation des luttes pour la réorganisation des formes extérieures de l'Église.

Ils vivent de ce que l'Église est depuis toujours. Et si l'on veut savoir ce que l'Église est véritablement, c'est auprès d'eux qu'il faut aller.

Car l'Église ne se trouve pas d'abord là où l'on organise, réforme, dirige, mais en ceux qui croient simplement et qui, en elle, accueillent le don de la foi et en vivent. Seul, celui qui a expérimenté comment, par-delà le changement de ses serviteurs et de ses formes, l'Église reconforte les hommes, leur donne une patrie et une espérance, une patrie qui est une espérance : chemin vers la vie éternelle, celui-là seul sait ce qu'est l'Église, autrefois et aujourd'hui.

Cela ne veut pas dire qu'il faille tout laisser comme par le passé et supporter les choses telles qu'elles se trouvent être. Supporter peut aussi être une attitude extrêmement active, une lutte pour que l'Église devienne toujours davantage celle qui porte et supporte. Car, l'Église ne vit qu'en nous-mêmes, elle vit de la lutte des pécheurs pour arriver à la sainteté, de même d'ailleurs que cette lutte vit du don de Dieu sans lequel elle ne serait pas possible. Mais une telle lutte ne devient féconde et constructive que si elle est animée par la volonté de supporter, par une charité réelle. Et nous voilà arrivés du même coup au critère qui doit servir continuellement de norme à cette lutte et à cette critique pour une meilleure sainteté, lutte qui non seulement n'exclut pas, mais exige le support mutuel. Ce critère, c'est le caractère constructif. Une dureté qui ne fait que détruire se juge elle-même. Une porte que l'on claque peut devenir, il est vrai, un signe qui réveille ceux qui sont dedans. Mais l'illusion qui consiste à croire que l'on pourrait construire davantage dans l'isolement que dans la communion, n'est justement qu'une illusion, exactement comme l'idée d'une Église de « saints » au lieu d'une « Église sainte », qui est sainte parce que le Seigneur prodigue en elle le don de la sainteté sans aucun mérite.